de misère. Ces derniers sont habitués à considérer les missionnaires comme leur providence, et pourtant il arrive parfois que la disette, malgré la charité de nos Pères, fait des victimes jusqu'à leur porte.

Malgré cela, toujours joyeux, décidés et pleins de zèle, les Oblats de Marie de ces lointaines régions poursuivent leur œuvre et arrachent à la mort du temps et a celle de l'éternité nombre d'abandonnés.

Toutes leurs lettres nous apportent l'écho de leurs souffrances, le récit de leurs privations ; mais, du milieu de ces plaintes, il s'élève un cantique d'action de grâces qui réconforte et édifie : c'est le *Scio esurire et penuriam pati* de saint Paul.

Nous allons nous en convaincre en parcourant la correspondance de nos Pères.

LETTRE DU R. P. JOUSSARD.

Mission Saint-Joseph, le 18 août 1883

La page que je vous écris ne ressemble en rien à celles que des confrères privilégiés vous envoient de temps a autre, vous montrant tout un peuple dans la joie d'une fete, dans l'imposant concours d'un pèlerinage, ou dans la pompe admirable d'une procession. Ici, dans notre pauvre Mackenzie, rien de tout cela ; pas de Congrégations pieuses, pas de fleurs, pas de cloches, pas d'orgue, pas d'enthousiasme. Chez nous, tout est misérable comme le sol, sauvage comme la nature, triste comme le ciel. Quelques enfants des bois, noirs et basanés, couverts de haillons sordides, souvent tourmentés par la faim, transis de froid, dévorés par la vermine, exténués de fatigue, accourant du fond de leurs forêts au rendez-vous de la Mission, voila le plus splendide spectacle que je puisse vous offrir.

Eh bien, au milieu de ce dénuement, le cœur du missionnaire éprouve autant de joie vraie et intime que dans un centre plus brillant. Que de fois j'ai été ému jusqu'au fond de l'âme par la piété de mes bons néophytes !

C'est d'abord un groupe de sauvagesses aux visages sillonnés de rides causées moins par l'âge que par la misère. Elles sont venues de dix jours de marche, de l'extrémité du grand lac des Esclaves, n'ayant pour toutes qu'un traîneau à chiens ; elles sont venues par la neige fondante, couchant chaque nuit sur quelques branches de sapin, enveloppées d'une seule couverture ; elles sont venues pour voir le missionnaire, pour avoir le bonheur de se confesser et de communier. En me serrant la main, presque toutes me disaient les larmes aux yeux :

« Oh ! Père, que je suis heureuse de te voir ! mais c'est la dernière fois, car je demeure trop loin et je suis trop vieille pour revenir ; mais enfin je pourrai me confesser ? Merci ; oui, merci ! »

Et elles pleuraient de joie, oubliant leurs longues fatigues et leurs privations de tous genres. Si Notre-Seigneur les avait rencontrées sur sa voie mortelle, n'aurait-il pas dit d'elles aussi : « En vérité, je n'ai pas trouvé une si grande foi en Israël ! » Ce qui console le missionnaire de ces régions désolées, c'est la foi ardente, la bonne volonté de ces cœurs pieux et dociles et les sacrifices qu'ils s'imposent pour remplir leurs devoirs religieux.

Cette année, ils sont venus, plus nombreux que jamais, mes pauvres enfants des bois ! Le chiffre total des communions a dépassé quatre cents, c'est le double de l'année dernière. J'ai baptisé un grand nombre d'enfants, quelques-uns âgés de dix et de douze ans ; ces derniers appartenaient à la tribu des Mangeurs de caribous, qui n'a pas vu le missionnaire depuis 1872.

Pendant cette Mission, Dieu m'a ménagé une douce

consolation. Depuis longtemps un chef du Fond du Lac vivait en mauvais chrétien, et son exemple exerçait une fâcheuse influence sur son entourage. Cette année, la grâce divine me l'a ramené. Il a suivi la retraite avec d'excellentes dispositions, et, le soir du départ de sa tribu, il réunit tous les jeunes gens dans ma case :

« Père, me dit-il, si tu permets, je vais parler.

— Parle.

— Jeunes gens, s'écria-t-il, depuis longtemps je n'ai pas contenté le bon Dieu et le Père, j'ai mal vécu ; c'est assez, je me repens. Oubliez ma vie passée et les scandales que je vous ai donnés ; il n'en sera plus ainsi. Jusqu'à présent, je n'ai rien apporté au Père ; dorénavant je lui offrirai toujours un peu de viande, et vous, jeunes gens, vous ferez comme moi. »

Après cette petite allocution, tous me touchèrent la main et partirent en me recommandant de prier pour eux. A peine de retour au campement, l'un d'eux, le frère du chef converti, mourait dans de très bons sentiments.

Encore un touchant exemple de la foi de mes néophytes. Dernièrement, au milieu du jour, arrivait en toute hâte à ma maison un sauvage de la rivière au Sel.

« Père, viens vite, me dit-il ; Thomas se meurt. »

Je chausse aussitôt mes raquettes et nous partons ; mais, malgré toute notre diligence, il était près de minuit quand nous arrivâmes. A ma vue, le pauvre moribond, assis par terre sur sa couverture de peaux de lièvres, soutenu par sa jeune femme, entouré de ses trois petits enfants en pleurs, veut, par un effort suprême, se mettre à genoux pour me recevoir. Il me prend la main, la serre fiévreusement, la baise, et d'une voix qui trahit l'agonie :

« Père, Père, merci ! Je croyais mourir sans te voir. Que Dieu est bon de m'avoir exaucé ! Je voudrais cepen-

dant bien entendre encore une messe, faire la sainte communion et mourir près de la Mission. »

A la lueur du feu qui se reflétait sur son maigre visage ravagé par une longue maladie, je compris que l'accomplissement de son désir était impossible, vu la saison et la distance. Je le lui exposai avec tous les ménagements possibles, et je revins à la Mission. Quelle ne fut pas ma surprise, le lendemain, lorsque, quelques instants avant ma messe, je vis arriver le malade dans une carriole traînée par ses deux frères, soutenu par sa femme et sa mère ! Il était au comble de ses vœux ! Il vécut encore dix jours, édifiant tout le monde par sa résignation et son amour de Dieu. Sa mort, qui a été celle d'un prédestiné, a jeté toute sa famille dans la désolation. Sa mère est inconsolable ; sa pauvre femme succombera probablement à sa douleur ; tous sont malades de chagrin, jusqu'à son plus jeune enfant, petit garçon de quatre ans, qui souvent appelle son père et qui, ne le voyant pas, se met à pleurer.

Que d'autres traits édifiants je pourrais citer de la foi de nos sauvages de Saint-Isidore ! Pendant cette Mission, ils ont été très assidus et très recueillis aux exercices. Ils assiégeaient ma maison et souvent, pour pouvoir dire mon office avant minuit, j'étais obligé de les congédier. Ils réclament avec instance un Père à poste fixe au milieu d'eux. S'il en était ainsi, le missionnaire résidant à Saint-Isidore pourrait presque chaque année faire le voyage au Fond du Lac ; là plusieurs Indiens, en effet, n'ont point encore vu le prêtre, il y a des enfants et des adultes, des vieillards à confesser et beaucoup de sauvages à instruire. Daigne le Seigneur nous donner les moyens de réaliser bientôt le plus ardent de nos désirs, celui de lui gagner toutes ces âmes !

JOUSSARD, O. M. I.

I